

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Le Journal paroît avec une gravure coloriée , tous les cinq jours ; le 15 , avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois , 18 fr. pour six , et 36 fr. pour un an.) Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15.

DE LA FATUITÉ.

Si , comme on affecte de le répéter , ce monde est en proie aux erreurs , aux vices , aux crimes de toute espèce , il faut avouer aussi qu'il a son côté plaisant pour l'observateur jovial , et ce côté suffiroit , jusqu'à un certain point , pour le dédommager d'un mal qu'on se plaint à grossir , et qui , au surplus , est en quelque sorte irréparable. J'ai peu vécu encore dans la société , par conséquent j'y ai peu vu , et je ne me suis jamais piqué d'y observer beaucoup ; cependant j'ai eu de fréquentes occasions de rire de ce qui s'y passoit. Gai de mon naturel , j'ai profité de la circonstance en vrai disciple de Momus , c'est-à-dire , sans chercher à offenser qui que ce soit : autrement ce plaisir de rire cesseroit d'être innocent. Les fats sur-tout m'ont fort amusé. Si le proverbe ne ment pas , cette espèce est ici-bas pour égayer les autres hommes ; aussi ne leur ai-je point fait grâce. En quelque lieu que je visse arriver un fat , avec lequel je pusse me permettre d'entamer une conversation suivie , je m'emparais de sa personne par droit de conquête , et presque toujours mon espièglerie avoit lieu de s'applaudir de cette rencontre. Chaque pas qu'il faisoit , chaque parole qu'il proféroit , étoit pour moi une nouvelle jouissance ; mais ce qui m'a surpris le plus dans cette classe d'individus , ce sont les sorties que j'entendois faire à chacun d'eux contre la fatuité en général.

Quelques personnes semblent avoir réservé exclusivement ce nom au luxe somptueux , au desir naturel aux femmes et aux jeunes gens de sacrifier à la mode dans leurs meubles et dans leurs vêtemens , dans leur conduite et dans leurs discours. Pour moi , je n'ai jamais adopté cette définition de la fatuité ; chacun est libre de penser ce qu'il veut sur cet article , et j'espère qu'on me pardonnera mon opinion en faveur des motifs qui m'ont déterminé à l'adopter.

J'ai toujours cherché des expressions dans les mots ; et pour y parvenir , je me suis occupé à leur trouver une étymologie qui pût m'indiquer leur signification positive. J'ai eu la curiosité de m'informer , par ce moyen , de la valeur du mot fatuité , et

j'ai cru découvrir son origine dans le mot latin *fari*, qui signifie *parler*. Cette étymologie m'a paru d'autant plus juste, que j'ai remarqué que ceux à qui je donnois le nom de fat, avant ma découverte, n'avoient d'autre emploi que celui de parler, d'autre désir que de parler d'eux-mêmes. A ce titre, que de fats, et qui pourroit en déterminer le nombre, fut-ce à quelques milliers près ! Ils sont bien fats ces médecins qui n'entretiennent les gens que de leurs cures miraculeuses ! Ils sont bien fats ces avocats, prôneurs des succès inattendus qu'ils ont obtenus dans des causes douteuses ! Ils sont bien fats ces négocians, dont, à les entendre, toutes les spéculations ont été couronnées de la plus éclatante réussite ! Ils sont bien fats ces philosophes qui veulent convertir l'Univers, en lui vantant leurs préceptes ! Ils sont bien fats ces nouveaux et ces anciens riches, dont les conversations ne roulent que sur leurs terres, leurs bois et leurs acquisitions d'or ! Ils sont bien fats ces musiciens, ces poètes, ces orateurs, ces romanciers, ces comédiens qui nous répètent sans cesse que l'*Univers* leur bat des mains ! Ils sont plus fats encore ces sots dont les talens n'existent que dans leur amour-propre et dans leurs discours ! Oh ! oui, tous ces êtres-là sont bien fats, mais ils composent plus des trois quarts et demi du genre humain, et d'après cela ils se sont arrogés le droit de dispenser à leur gré des brevets de vice et de vertu aux atômes épars sur notre petit coin de terre.

Ils se sont bien gardés d'en délivrer en forme à ceux qui leur ressembloient ; notez que, comme je l'ai déjà dit, ils se ressemblent tous sous le rapport de la fatuité ; ils ont choisi une classe que l'amour et le caprice, enfant de l'Amour et père de la Mode, gouvernoient totalement. Ils se sont dits : ces femmes, ces jeunes gens ne connoissent pas toutes les petites manœuvres que nous employons pour faire parler de nous ; ce n'est pas là ce qui les occupe ; ils ne nous battront pas avec nos propres armes, comme nous pourrions le faire entre nous : ainsi crions bien haut que ce sont eux qui sont des fats, des gens qui ne parlent que d'eux, nous ne craignons pas de fâcheuse riposte. Là dessus, chacun d'eux s'est mis à l'œuvre, a crié très-haut après la fatuité des femmes et des jeunes gens, un peu plus bas après celle de ses confrères ; et voilà comment la classe qui a le moins de vanité, le plus d'amabilité et de grâce, a payé dans l'opinion, pour celle qui a le plus de l'une et le moins des deux autres qualités.

S. A.

LA PEINE FAIT LE PLAISIR.

Séduit par la rose nouvelle,
Avance-t-on pour la saisir,
Aussi-tôt l'épine cruelle
Est là, pour troubler le plaisir.
L'obstacle aiguise le désir,
Loin de ralentir notre zèle ;

Et plus difficile à cueillir ,
La rose nous paroît plus belle.

A quatorze ans, jeune fillette
Sent déjà palpiter son cœur ;
Son front à l'amant qui la guette ,
Oppose une aimable rougeur.
L'obstacle éveille notre ardeur ;
D'amour nous empruntons les armes ,
Et sous les traits de la pudeur ,
La beauté prend de nouveaux charmes.

Ainsi dans le cours de la vie ,
La peine est auprès du plaisir ,
Notre ame est toujours asservie
Aux feux dévorans du désir.
Vers le bonheur qu'on veut saisir ,
Un secret penchant nous entraîne ;
Mais l'instant dont on sait jouir ,
N'est plaisir qu'auprès de la peine.

D.... M....

DE L'AMITIÉ.

Je suis vieux et j'ai toute ma vie entendu dire beaucoup de mal de l'amour, cependant je m'en suis toujours assez bien trouvé ; j'ai entendu dire beaucoup de bien de l'amitié, et bien me garde d'en dire du mal ; mais je voudrois bien qu'on m'apprit positivement ce que c'est. Sénèque nous a dit à cet égard de fort belles choses, tout en nous assurant que, lorsqu'on avoit perdu son ami, c'étoit une grande duperie que de s'en affliger, et que le plus sage étoit d'en prendre un autre. Montaigne en a parlé d'une manière un peu moins stoïque ; la Fontaine d'un ton plus doux. Mais en nous dépeignant les effets de l'amitié, que nous ont-ils appris sur les causes ?

« L'amour naît brusquement, a dit la Bruyère ; l'amitié, au contraire, se forme peu-à-peu. Combien d'esprit, de bonté de cœur, d'attachement, de services et de complaisance dans les amis pour faire en plusieurs années bien moins que ne fait quelquefois en un moment un beau visage ou une belle main ? »

L'amour peut se décider promptement ; il sait bien ce qu'il lui faut. Le but de l'amitié est beaucoup moins positif. Prend-on un ami ou à cause de la sensibilité qu'on a remarquée en lui, ou en raison de celle qu'il vous inspire ? Croit-on avoir besoin de lui, ou se flatte-t-on qu'il aura besoin de vous ? Est-ce son esprit qui vous plaît, ou bien êtes-vous séduit par l'estime qu'il fait de vôtre. Mais plutôt prend-on un ami ? Je savois bien, il y a trente ans, comment l'on prenoit une maîtresse ; et même aujourd'hui, quoique j'en aie bientôt soixante, je crois qu'il me seroit encore plus facile de prendre de l'amour par projet, que de l'amitié par calcul.



A quatorze ans , j'avois un ami ; nous avions été élevés ensemble ; on nous avoit donné les mêmes connoissances , les mêmes principes , les mêmes manières de voir : il ne se trouvoit pas dans la vie de l'un ou de l'autre une sottise que nous n'eussions faite en commun , une dispute où nous n'eussions pris le même parti , une opinion que nous n'eussions soutenue avec la même chaleur , un projet que nous n'eussions formé ensemble. Nous sortîmes du collège ; la naissance de mon camarade l'appelloit aux honneurs , la mienne ne me donnoit droit qu'à une fortune médiocre. Nous ne cessâmes point de nous voir , et même de nous chercher ; mais au bout de quelque tems , nous ne trouvâmes plus rien à nous dire. Il n'y avoit eu de sa part aucun mauvais procédé , de ma part aucune espèce de plainte ; il n'étoit point devenu haut , je n'étois point devenu curieux ; nos idées n'avoient pas changé , mais nos habitudes n'étoient plus les mêmes ; nous nous trouvâmes , non pas brouillés , mais séparés : il avoit tout simplement tourné du côté de Versailles , tandis que j'étois resté à Paris. Dix ans après , je fis connoissance avec un homme du même âge et du même état que moi , dont l'esprit me convenoit , dont les goûts étoient conformes à mes goûts , dont le caractère s'accordoit avec le mien ; mais qui , de son côté , se trouvoit dans une situation parfaitement heureuse , tandis que du mien , mon existence ne me laissoit rien à désirer. Nous n'avions besoin de rien , nous ne songeâmes pas à nous rien demander ; nous nous plaisions , nous nous estimions , et toujours entièrement satisfaits l'un de l'autre , et tout étonnés de ne pas nous aimer davantage.

La révolution est venue ; elle a rompu tout ce qui n'étoit que sociétés , séparé tout ce qui n'étoit que connoissances ; de mes anciennes habitudes , il ne m'est resté qu'une parente , à-peu-près de mon âge , avec laquelle je loge , et avec laquelle il faut croire que je terminerai mes jours. Il y a trente ans que je suis accoutumé à la regarder comme mon amie ; elle ne doit peut-être qu'à mes soins le peu de fortune qui lui reste ; elle a exposé sa vie dix fois pour moi pendant le cours de la révolution ; mais depuis vingt-cinq ans que nous vivons ensemble , elle ne s'est pas prêtée de bonne grâce à un de mes goûts , ne m'a pas passé une de mes fantaisies , et je ne me souviens pas d'avoir eu pour elle une complaisance que je ne la lui aie bien reprochée. Lorsque nous nous liâmes ensemble , elle avoit des chagrins qu'elle ne pouvoit découvrir qu'à moi , des embarras d'affaires dont je pouvois seul la tirer ; je devins son confident , son consolateur et son guide. A la même époque , une maladie cruelle affoiblit ma santé pour long-tems , et me soumit à ces mille petits maux qu'on sent à chaque instant de la journée , sans pouvoir les expliquer aux autres ; elle seule savoit les entendre , les deviner , les adoucir. Nécessaires l'un à l'autre , nous voulûmes nous rapprocher le plus possible , sans nous inquiéter de quelques légères différences de caractère que

nous avions à peine apperçues ; mais en nous rapprochant , nous en fûmes frappés avec plus de force. Le besoin toujours croissant que nous avions l'un de l'autre , nous les rendit chaque jour plus sensibles. Chacun de nous chercha à se venger par des révoltes particulières , de cette espèce de dépendance à laquelle il n'avoit pas plus la volonté que le pouvoir de se soustraire. Nos défauts , toujours en présence , se sont augmentés par un exercice continuél ; nos goûts sont devenus aussi opposés que nos humeurs ; nos manies réciproques sont dans un état de guerre permanent , et nos desirs toujours en contradiction. J'aimerois à diner tard et à me coucher de bonne heure ; il faut qu'elle dine à trois heures et veille jusqu'à deux. Si je propose un tric-trac , c'est un picquet qu'elle préfère ; et le jour où elle désire que je sorte avec elle , est toujours celui que j'avois choisi pour rester ; alors , chacun proteste , en grondant , de sa complaisance pour l'autre ; et de notre politesse mutuelle résulte une nouvelle dispute , où celui à qui on cède finit toujours par être le plus mécontent. Il n'est certainement pas une femme dont les intérêts me soient aussi chers , et c'est la seule pour laquelle je me trouve sans complaisance ; et moi , toujours le premier objet de son humeur , comme de ses soins , je n'ai pas un desir qui ne soit prévenu ; je ne fais pas un mouvement qui ne soit critiqué. Si elle me voit le visage un peu sombre , elle s'empresse , me questionne , m'apprend à moi-même ce que je souffre et ce qu'il faut faire pour y remédier ; mais elle ne me prépare pas une tasse de thé sans me quereller sur tout ce que j'ai mangé à mon diner , article par article. D'un autre côté , quand je suis sorti à 6 heures du matin pour ses affaires , je ne manque pas en rentrant de lui reprocher la négligence qu'elle y met , et de lui exagérer les suites qu'elle peut avoir ; alors elle s'inquiète , je me fâche de ses inquiétudes ; elle de ma tranquillité , et nous nous quittons en colère pour nous retrouver l'instant d'après comme s'il ne s'étoit rien passé. Si elle étoit jeune et jolie , elle bouderoit quand je l'ai contrariée ; elle pleurerait quand je la brusque ; alors je me plaindrois pour obtenir mon pardon , je me désespérerois pour la consoler ; et après des retours charmans , nous nous adorerions deux jours de la semaine pour nous détester pendant tout le reste. Au lieu de cela , nous nous querellons sans nous brouiller ; nous oublions pour n'avoir pas la peine de pardonner ; nos différens ne changent rien à l'ordre accoutumé , et comme l'habitude en a diminué les inconvéniens , le désœuvrement leur a donné de l'intérêt. Ils mettent du mouvement dans notre vie , comme nos soins mutuels la remplissent ; il me manqueroit quelque chose , si je n'avois pas fait la partie de ma vieille cousine et grondé sou chat ; et si en me donnant le diner qui me convient le mieux , elle n'avoit pas murmuré dix fois contre la bizarrerie de mes goûts , elle ne seroit pas contente de sa journée. Enfin , l'un de nous deux deviendrait un ange , que l'autre trouveroit quelque

chose à lui reprocher ; mais quand le premier de nous deux mourra , je ne sais pas ce que le survivant deviendra sur la terre.

Sur le MÉRITE DES FEMMES ,

Poëme par G. LEGOUVÉ. (1)

Qu'il eut d'esprit, notre vieux Créateur!
Et que la femme est une idée heureuse!

AUGUSTE CREUZÉ.

Cette huitième édition , qui n'est point jumelle de la première , présente des corrections très-heureuses. Legouvé a trop de goût pour ne pas se rendre à la critique quand elle est fondée. Tout homme d'un grand talent retouche curieusement ses ouvrages et ne s'apaise jamais soit qu'il compose ou qu'il corrige. Quelque bien qu'il fasse , il est toujours impatient d'un mieux qu'il finit par trouver après l'avoir long-tems cherché. Le *Mérite des Femmes*, tel qu'il reparoit aujourd'hui , est dans l'état où l'auteur le voue à la postérité : il est digne en tout du sexe aimable qui en est l'objet.

Les deux premiers vers de ce Poëme dans les précédentes éditions , donnoient prise à la critique , sur-tout aux yeux des étrangers , qui leur prêtoient un sens différent de celui de l'auteur. Legouvé y a substitué les deux suivans , où Juvénal et Boileau sont parfaitement caractérisés :

Le bouillant Juvénal aveugle en sa colère,
Despréaux moins fougueux et non pas moins sévère,
etc. etc.

On avoit reproché à l'Auteur d'avoir fait succéder trop rapidement à la peinture physique de la Femme la description des talens de la beauté , qui ajoutent tant à la séduction. Il a préparé adroitement cette transition par les vers nouveaux qu'on va lire.

*Ce sein voluptueux , ces formes attrayantes ,
Ce tissu transparent dont un sang vif et pur
Court nuancer l'albâtre en longs filets d'azur ,
Nous commandent l'amour , même l'idolâtrie ;
Aussi , ne lui donnant que le Ciel pour patrie ,
Des peuples généreux virent dans la beauté
Un emblème vivant de la Divinité.
Dans les sons de sa voix ou propice ou funeste ,
Les Celtes entendoient la volonté célesté ;
Et , prêtant à la femme un pouvoir plus qu'humain ,
Consacroient les objets qu'avoit touchés sa main.
Un fanatisme aimable à leur ame enivrée
Disoit : La femme est dieu , puisqu'elle est adorée.*

(1) Huitième édition. A Paris , chez Renouard , Libraire , rue Saint-André-des-Arcs , n^o. 42.

Ce culte dure encore ; on voit encor les cieux
 S'ouvrir , se déployer , se voiler dans ses yeux.
 Même au sein du sérail qui la tient enfermée ,
 Comme un vase recèle une essence embaumée ,
 Esclave souveraine , elle fait chaque jour
 Porter à son tyran les chaînes de l'amour.
 Et sur nos bords , où libre elle peut sans alarmes
 Décorer tous les lieux de l'éclat de ses charmes ,
 Soit que dans nos jardins , dans nos bois fréquentés
 Se promène au matin un essaim de beautés ,
 Soit que dans nos palais , quand la nuit recommence ,
 De belles à nos yeux s'étale un cercle immense ,
 Tous les cœurs attentifs ressentent leur pouvoir ;
 Même sans les entendre on jouit de les voir ;
 On goûte la douceur d'un trouble involontaire.
 Mais le sexe n'a-t-il qu'un seul moyen de plaire !
 Amour du monde , il joint à des dehors brillans ,
 Un charme encor plus sûr , le charme des talens.

Tous ceux qui ont l'avantage de connoître Mad. Legouvé ,
 substituent son nom à celui de Valayer dans ces deux jolis vers
 du *Mérite des Femmes* :

Des fleurs par Valayer sur la toile jetées
 On est prêt à cueillir les tiges imitées.

FAYOLLE.

À NECDOTE.

Cagliostro se trouvoit un soir du mois de mai à Chaillot avec
 de jeunes femmes à qui'il prit fantaisie de danser ; mais pas un
 danseur. Bel embarras , dit l'une d'elles , M. de Cagliostro y
 suppléera. Celui-ci en effet ouvre la fenêtre en face de l'Ecole Mi-
 litaire , jette un pont volant sur la rivière , et soudain huit jeunes
 gens paroissent brillans de parure et de santé. On danse , on rit ,
 on se reconnoit. Madame de M.... fait un cri , et tous les jeunes
 gens se trouvent méamorphosés en invalides , avec jambes de
 bois et bras en écharpe. — Quelle horreur ! — C'est votre faute ,
 Mesdames , dit Cagliostro en s'en allant , pourquoi avez - vous
 manqué de foi ?

Tout incroyable qu'est cette histoire , vous trouverez bien des
 gens à Paris qui vous attesteront que non seulement elle est pos-
 sible , mais qu'elle se renouvelle souvent.

(*L'Observateur français.*)

Reflexions sur les grandes Villes.

On peut critiquer tout , dire du mal de tout , parce qu'il y
 a un côté foible par-tout. La religion , la société humaine , les
 sciences , l'esprit , les gouvernemens , la liberté , la paix , les
 grandes villes ont des inconvéniens. Mais il y a réponse à tout.
 Les uns sont frappés des avantages , les autres des abus ; cela tient
 au tempéramment , à la santé , au caractère , aux circonstances où
 l'on s'est trouvé. Moi , qui ai toujours été heureux et d'une bonne
 santé , j'ai vu tout en beau , et les détracteurs me déplaisent ; mais

il est bon qu'il y en ait pour diminuer les inconvéniens des meilleures choses : on peut critiquer Racine sans que je cesse de le lire, et Newton sans que je cesse de l'admirer.

Les grandes villes sont un foyer de corruption , mais elles sont un moyen de perfectibilité pour l'espèce humaine , et , selon moi , cet avantage l'emporte sur les inconvéniens ; car ceux qu'elles corrompent meurent tout-à-fait , et ceux qu'elles font éclore , qu'elles enflamment , survivent pour le bien de la postérité et pour la perfection des hommes.

DELALANDE.

Le mot de la Charade insérée dans le numéro dernier , est
Potage.

M O D E S.

C'est pitié de voir par-derrière la coëffure des femmes à la mode. Sur deux cens , il y en a à peine dix qui n'aient pas fait couper leurs cheveux ; et , s'il n'est plus du bel air que , tondues , elles aillent nue tête , il est encore du bon ton que leur capote ou leur chapeau laisse pointiller par-derrière , des cheveux naisans. Une seule coëffure sauve cette apparence de *pouillierie* , c'est le voile qui se pose immédiatement derrière la touffe de cheveux du sommet de la tête. Le nombre des capotes d'organdie est diminué ; mais on n'emploie pas moins d'organdie que de coutume pour border les chapeaux de sparterie et les garnir. Ces chapeaux ont tant de vogue qu'en avoient , il y a un mois , ceux de paille jaune. Chaque modiste les coupe , rogne et leur donne une forme à sa guise : souvent c'est la moindre partie qui reste à découvert ; le surplus est garni d'organdie ou de rubans. On n'emploie presque que des rubans rayés. Dans l'un , amaranthe et jonquille se marient souvent. On porte quelques mantelets noirs ; par la manière dont ils sont montés sur les épaules , on n'aperçoit que la dentelle qui leur sert de garniture. Il n'y a aujourd'hui si petite ouvrière qui le dimanche ne porte une tunique juive. Les élégantes de la première classe ont substitué la dentelle , aux garnitures en chicorée. Les tailles , toutes très-basses , sont presque aussi marquées que du tems des corsets de baleine.

EXPLICATION DE LA GRAVURE , N^o. 485.

(Par l'inadvertance du graveur de lettre , la gravure précédente a été numérotée 94 , et celle-ci 97. Nous invitons les abonnés à rectifier les chiffres avec la plume).

La touffe de cheveux est telle qu'elle existe aujourd'hui. Les petits fichus se portent ainsi , ou se croisent , à volonté.

Tout ce qui est relatif à ce Journal , doit être adressé , port franc , au citoyen La Mésangère , rue Montmartre , n^o. 152 , près celle du Mail , vis-à-vis le café de la Victoire.